

L'enfance dérobée

Une cour d'école, des jeux d'enfants, des souliers blancs et cinq petites robes qui tournent en rond.

Éclairés par une lumière froide, ce sont des corps de fillettes qui surgissent au détour d'une cimaise. Disposées en cercle, elles nous rappellent ces jeunes écolières en uniforme décoré de subtiles dentelles. Notre présence les plonge dans un silence mystérieux. Pas un cri, seul semble nous parvenir loin le doux murmure de leurs babillages. Immobiles dans leurs tenues diaphanes, elles paraissent bien décidées à nous ignorer.

Plus proche d'elles, il nous est toujours impossible de les saisir. Insolites, leurs vêtements sont faits de papiers froissés, sans chair, sans vie. Peu étonnant, alors, que le son manquait à ces poupées de chiffon car seul résonne encore le souvenir d'une époque révolue et l'innocence des premières années. Corps et visages se sont dématérialisés pour disparaître complètement et emporter avec eux les non-dits de l'enfance. Il y a des mots que le passé charrie avec lui. Chez Dominique Van den Bergh, ce sont les verbes de la féminité, de la maternité, de la sexualité et de la mort. Autant de récits noirs que la plasticienne dessine à l'aide de papiers blancs.

Pour accompagner ces petites tenues, l'artiste rassemble une série de dessins où le textile recouvre de ses drapés l'entièreté du support. Nuisettes légères, petites culottes ou costumes sévères révèlent des personnages torturés comme le plissage d'une étoffe.

Couche après couche, le dessin naît par transparence. Encre de chine, mine de plomb et feuilles translucides s'entremêlent pour associer les contes de l'enfance aux fantasmes jusque-là ensevelis dans les strates de l'inconscient. Comme dans un mauvais rêve où les histoires incongrues se succèdent sans révéler leurs sens, ces superpositions nous égarent dans notre mémoire. Cet imaginaire onirique, la plasticienne le complète de loups, de végétations ou d'oiseaux menaçants pour nous rappeler la réminiscence inattendue de certains souvenirs au goût amer.

Pourtant calme et silencieuse, son œuvre révèle une ambiguïté. La douceur de son tracé nous accroche, mais nous emporte tout aussi vite dans un tourbillon qui s'amplifie à chaque instant d'une menace latente.

Adèle Santocono 2009

Catalogue Dresscode ces vêtements qui nous collent à la peau